



La Tour des fourmis ||

Ch'oe Inho |

Traduit du coréen et
postfacé par Patrick
Maurus. Actes Sud,
juin 2006, 72 p., 12 €.

Psychanalysons les fourmis

Les Coréens ne sont pas seulement d'excellents footballeurs (comparés aux Français), ce sont aussi de grands lecteurs. Un nombre considérable de livres français sont traduits en coréen chaque année. Si vous rencontrez un écrivain français qui se vante d'être traduit en coréen, vous pouvez sourire, ils le sont presque tous, c'est le minimum. Il n'y a que les Français non écrivains (il en reste) pour ignorer l'influence de la culture française sur ce peuple lointain et si proche pourtant. Mais ce qui est bien avec les Coréens, c'est qu'ils ne lisent pas seulement des livres français, mais aussi italiens, sud-américains, et Ch'oe Inho a certainement lu Garcia Marquez, et tout ça. Sinon il n'aurait pas écrit ce petit livre, ce conte moral dont la morale nous échappe, comme toujours dans les bons contes, véritablement moraux.

Il y a une postface de Patrick Maurus, excellent traducteur

au demeurant, pour vous expliquer tous les sous-entendus, les signifiants, les symboles, au cas où la simplicité du texte vous semblerait un peu louche, au cas où vous voudriez lire entre les lignes, et vous sentir plus intelligent que l'auteur. Le coup des fourmis, par exemple, ça n'a l'air de rien, mais, selon Maurus, c'est une réponse cinglante au cliché européo-centrique des Extrême-Orientaux fourmis. Pour aller plus loin dans le déchiffrement, il faut avoir lu un peu Confucius. Par contre, rassurez-vous, il n'y a dans le texte de Ch'oe Inho, écrit en 1977, aucune influence de Bernard Werber, pourtant très connu en Corée, mais pas avant d'être publié. Ils ont un bon jeu d'anticipation, mais quand même.

Bref, si vous voulez juste prendre du plaisir à lire la *Tour des fourmis*, évitez la postface qui prend cette tour pour une lanterne. Vous risqueriez de vous y perdre, et personne n'y verrait plus clair.

La Tour des fourmis raconte l'histoire d'un type qui se retrouve le matin, dans son lit, à côté d'une femme dont il ignore tout. Elle l'a réveillé avec ses cris d'opéra. Elle court à la salle de bains et commence à vomir, vomir, pour cracher les fourmis qu'elle a dans la bouche. C'est à cause de la pomme : elle a croqué dans une pomme, la veille, en rentrant complètement saoule avec ce type qui ne se souvient de rien, est-ce qu'ils ont fait l'amour, on ne sait même pas, et au matin, elle a voulu recroquer dans la pomme, vous me suivez ? La pomme, le « *peccatus interruptus* », ou quelque chose comme ça, car durant la nuit, les fourmis ont envahi la pomme jusqu'au trognon, et quand elle croque...

C'est un petit livre délicieux, tout simplement. Effrayant comme il faut. Un rien kafkaïen, un poil freudien, vous l'avez compris avant de lire Maurus. Le héros observe les fourmis à la loupe, mandibules, transport de sucre, et avec le soleil, grossissant, elles se tortillent sous la chaleur et il les grille toutes. Mais il n'en a pas fini. Le soir, il y en a encore plus.

La fille du matin, on n'en entend plus parler. Ma femme aurait fait pareil, ne lui parlez pas du moindre insecte millimétrique. Lui, il reste. C'est la guerre. Il va chez la voisine pour lui emprunter sa bombe insecticide. Elle lui conseille de se lier avec les fourmis. C'est la seule solution, dit-elle, en lui passant la bombe.

Ce qui est beau, dans cette apocalypse de 67 pages, c'est quand les fourmis s'introduisent à l'intérieur de l'horloge, et que les aiguilles s'arrêtent. Un peu comme les espoirs des Français en Coupe du monde.